

Marie Magdeleine Guilloud, ép. Morand de Jouffrey

(1766-1847)



Note biographique

Par Anne Verjus

Magdeleine Guilloud est née le 7 avril 1766 à Lyon. Elle est la fille de Jean Antoine Guilloud, négociant et capitaine commandant du bataillon de Saint Georges, et de Marie Tempier.

Elle se marie en 1785 avec Antoine Morand de Jouffrey. Le couple aura trois enfants : Albine, née en 1786 ; James, né en 1787 ; Eléonore, née en 1795. Elle décèdera au château de Machy, dans la commune de Chasselay, au nord de Lyon, en 1847.

Magdeleine, orpheline de mère depuis l'âge de 9 ans, a vécu une grande partie de sa jeunesse dans la maison de sa tante, située derrière la place des Terreaux, à l'angle de la rue de la Déserte et de la mal famée rue des Bouchers (la rue des Bouchers, actuelle rue Hippolyte Flandrin, était connue pour ses maisons closes). Elle est l'héritière d'une fortune très importante, composée de deux héritages : celui de sa mère Marie Tempier, dont elle est la fille unique et celui de sa tante maternelle, dont elle est aussi la seule nièce. Son père, un riche négociant lyonnais, lui a constitué une formidable dot de 60 000 livres. C'est cette dot qui permet à cette jeune bourgeoise de s'allier avec l'unique fils des Morand, comme le laisse entendre Jean Antoine Morand dans une lettre à un ami, alors qu'il évoque la naissance de sa première petite-fille :

« A propos de bonheur, je suis grand-père d'une fille depuis hier matin à 7 heures. Si cette petite fille ressemble à sa mère, mes vœux seront comblés, car mon fils a trouvé dans sa femme toutes les qualités essentielles où nous n'avions vu d'abord les uns et les autres que beaucoup de fortune. »
18 avril 1786.

Magdeleine est une femme dont on sait peu de choses. Ses lettres ont, pour la plupart, été brûlées. On ne la rencontre, dans cette correspondance, qu'à travers le regard que porte sur elle son mari, Antoine ; soit quand il s'adresse à elle, soit quand il parle d'elle à sa mère Antoinette. Les rares lettres qu'on a conservées d'elle sont ses lettres de mère, adressées à James ; ainsi que les lettres qu'elle écrit à sa belle-mère à l'occasion de la négociation du mariage d'Albine, sa fille aînée.

Magdeleine, comme avant elle sa belle-mère Antoinette, est une femme qui prend une large part aux activités économiques et politiques de la famille. Il semble que le goût et ce talent pour les affaires lui soit venus au moment de la fuite en exil de son époux Antoine. Voici comment celui-ci s'adresse à elle, alors qu'il est réfugié à Briançon et qu'elle est restée à Lyon pour s'occuper des enfants et de leur domaine agricole de Machy :

« J'approuve infiniment ta manière généreuse d'agir, il n'y a pas à hésiter dans de pareilles occasions et je crois que tu n'as pas douté que ton bon ami n'applaudît au parti que tu prenais ; une fois pour toutes, rends-lui

compte de ce que tu fais parce que rien de ce qui te regarde ne peut lui être indifférent, mais fais, défais, achète, vends, ainsi que tu le croiras plus convenable aux intérêts de la communauté et surtout des petits, c'est maintenant toi qui tiens le gouvernail, tu sais éviter la tempête dans des moments bien orageux, et le petit vaisseau a gagné à changer de conducteur. Au reste ma bonne amie, je n'avais pas besoin de toutes ces circonstances, pour avoir en toi cette entière confiance, je le devais à ton ordre et à tes vertus, et dans aucun temps, je ne crois pas qu'il me soit arrivé de ne pas trouver fort bon tout ce que tu faisais, il n'est qu'une chose que tu as soin d'excepter aussi, de celles que tu as été obligée de faire, j'avoue que de tous les biens, c'est celui auquel j'attache le plus de prix, mais comme tu le sais, je suis tranquille à cet égard et ai pour garants de ta conduite, tes principes et ton attachement pour moi ; nous avons trop de tendresse l'un pour l'autre pour avoir jamais aucun reproche à nous faire sur cet article, sensibles comme nous le sommes tous les deux, le plus léger doute suffirait pour anéantir le bonheur de tous les deux. (...) »

30 août 1794.

A chaque fois qu'Antoine s'absentera, ce qui arrivera à maintes reprises, sur des périodes pouvant aller jusqu'à plusieurs mois, elle lui servira d'agent de liaison (il parle de « fondée de pouvoir ») c'est à dire d'intermédiaire auprès de leurs réseaux lyonnais, pour faire passer un dossier auprès du préfet par exemple ; se rendre à un souper et recueillir des informations utiles aux affaires du pont ; elle organise également ce qu'ils appellent des « dîners de veuve », c'est-à-dire des dîners au cours desquels elle reçoit seule des acteurs politiques nécessaires à leurs affaires, afin d'obtenir ou de solidifier des alliances..

C'est elle également qui s'occupe de l'éducation et de l'instruction de James jusqu'à ce qu'il entre au collège ; et d'Albine et Eléonore jusqu'à leur mariage. C'est elle que sa belle-mère félicite lorsqu'elle constate les progrès effectués par les enfants. Enfin, c'est elle également qui joue le rôle d'intermédiaire dans les négociations pour le mariage d'Albine. De ce point de vue, il y a une forte similarité entre les deux femmes de la famille, sur deux générations. La seule différence notable et conséquente étant que Magdeleine, suivant les préceptes de Rousseau, a allaité ses enfants alors qu'Antoinette les a placés en nourrice pendant plusieurs années.

Références bibliographiques

Verjus, Anne et Davidson, Denise. *Le roman conjugal. Chroniques de la vie familiale à l'époque de la Révolution et de l'Empire*, Seyssel, Champ-Vallon, 2011.

Verjus, Anne. "Une informalité ordonnée : les « dîners de veuve » du couple Morand de Jouffrey", in Le Gall, Laurent, Offerlé, Michel et Ploux, François (dir.). *La politique sans en avoir l'air. Aspects de la politique informelle XIXe-XXIe siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, pp. 209-224.